

Briques en berge

Moi, barge de tes berges. Toi, en chasse de mes châssis.

Le patrimoine industriel, témoin du passé textile lainier glorieux de la vallée de la Vesdre, est encore bien ancré dans le paysage. Le décor est resté flanqué de ces manufactures et autres bâtiments d'usines, qui avaient autrefois pignon sur rue.

Draperies séchaient à l'époque sur des châssis en bois appelés rames ou encore weines, devenus noms de rues, mémoire du passé florissant.

Ta présence bucolique dans ce paysage industriel fut, à l'époque, la source naturelle d'inspiration auprès du maître de mon ouvrage, ayant canalisé le choix du lieu de mon implantation. Ainsi, au fil de l'eau du chantier de ma construction, c'est ici que j'ai débarqué, brique après brique.

Toi, fascinée par mes pieux de fondation en métal. Moi, bleue des algues vertes tapissant ton pieu mineur. Ta musicalité alternait accords mineurs et majeurs. Un vrai chant d'amour, des plus ressourçant. Le courant était bien passé entre nous. Comme une évidence ! Alors que j'étais encore loin du stade de gros œuvre fermé, je n'avais pas tardé à te draguer, espérant l'ouverture. Mais tu as un temps refusé mes avances, ne désirant pas aller au-delà de notre excellente relation de voisinage. Nul ne peut être tenu pour responsable d'avoir des sentiments ! Nul ne peut être responsable de ne pas les partager ! Il en était malheureusement ainsi et je m'en accommodais tant bien que mal.

Mais alors que des murs se dressaient entre nous, nous nous sommes rapprochées. Mon parement de briques rouges avait su très vite te faire chavirer. Ce n'était pas encore pour mes beaux volets, installés bien plus tard... Tu n'es pas non plus restée indifférente à la beauté de mes châssis. Mais quel châssis, toi aussi ! Charmée par les courbes sinueuses de tes méandres. Submergée par ta beauté naturelle sublimée par la végétation sauvage, arborée et buissonnière, de tes berges. J'étais intarissable d'éloges à tous vents à ton sujet.

Toi l'actrice principale de cette vallée décrite par Victor Hugo comme « la plus ravissante vallée qu'il y ait au monde, qui est quelquefois un ravin, souvent un jardin, toujours un paradis » ! Je pouvais à présent vérifier par moi-même que le romantisme te va si bien. Toi, l'artiste complète à l'univers où se côtoient notes de musique et note poétique, en toute harmonie. Un décor de rêve, digne d'une carte postale. Comme une impression étrange pour moi, bâtisse, d'être en voyage permanent tout en restant sédentaire.

Nos émotions ont alors pris le pas sur la raison. Disponibles, nous avons ainsi entamé une relation affective. Nos sentiments respectifs ont afflué, pour ensuite confluer en une cascade d'amour, coulant sous les ponts que nous avons alors jetés entre nous. Avec toi, j'avais enfin trouvé les clés du bonheur. Aussi, nous nous sommes accordées pour officialiser notre cohabitation sous le régime fluvial, je dirais même plus, sous le régime pluvial, si cher à nos contrées.

C'était plutôt fluide entre nous en milieu aqueux. Mon ouvrage a souvent mouillé en zone humide, mais sans jamais que tu ne dépasses le seuil critique, voire le niveau d'alerte. Même si nous avons alterné deux hauts et deux bas au quotidien, je me suis toujours bien marée avec toi.

Un tri-décennat que nous voguions paisiblement, dans le confort et la quiétude. Un long fleuve tranquille en somme. Tu avais toujours gardé le cap, n'avais jamais délogé et avais assuré mon droit de passage, protégeant, tels des bras de mer, ma construction de briques et de béton. Surtout, tu ne m'avais encore jamais crue. Jusqu'à cette nuit de la mi-juillet. La météo maussade des jours qui avaient précédé cette fameuse nuit, ce déluge incessant et déferlant de pluie, a eu raison de toutes les mesures de précaution que j'avais pu prendre, toutes tombées à l'eau. Il m'était inutile de lutter. La nature a vite repris ses droits, toi en premier. Je ne peux pas déjouer ses lois. La situation est totalement hors de contrôle. Un vrai désastre sur lequel je ne peux agir. Je n'ai pas tout capté, tant les événements se sont enchaînés. Je n'en croyais pas mes lucarnes. Toi, ma douce rivière adorée, tu n'as pas hésité à te frayer un chemin pour occuper toute la place nécessaire au haut débit de tes eaux. Il m'avait bien été rapporté (je ne dévoilerai pas mes sources) que tu pouvais parfois te montrer très capricieuse.

Moi, je n'en ai pas fermé les volets de la nuit. Mes circuits électriques ont pété les plombs. Par nuit noire, ma nuit blanche à surveiller l'appétit de tes eaux en furie. Je n'ai cessé de prendre des repères coté berge et côté rue. En tant que bâti, je tentais de résister au mieux à ce choc extrême mais c'était juste une façade. Aux fondations de moi, je n'en menais vraiment pas large. Toi tu t'es montrée fougueuse, impétueuse, provocante la nuit durant. Tu étais devenue rivière sauvage, hors parc aquatique. Tes murs de berge ont cédé sous la masse, la pression et le débit de tes eaux, charriant pollution et déchets en tous genres, devenus embâcles aux piliers des ponts, murs porteurs de nos amours. Tes eaux jusque-là juste voisines m'ont littéralement encerclée. Ton voisinage était devenu mon entourage. Mes pignons avaient eux aussi les pieds dans l'eau. Tu te retires ensuite un instant pour mieux remonter. Voilà que tu vas et tu viens au creux de ta vallée, en plusieurs vagues. Tu viens te fracasser sur mes double foyers. Mes vitrages volent en éclat ! Tu t'engouffres par mes arrières dans les travées de mes cavités, renversant mon bassin versant dans ton lit devenu majeur, tout comme moi. Tu m'as littéralement éventrée. Ici, aucun barrage pour réguler ta montée des eaux qui atteignent mon pallier avant d'immerger mon rez-de-chaussée et en d'emporter tout le contenu. Moi qui pensais notre cas non submersible, voilà que mon embarcation écope. Je suis dans la vase. Une fameuse tuile ! Mais où allais-tu donc t'arrêter ? Lancinante question ! A deux marches de mes pièces de vie ! La réponse tombe sur le coup de sept heures du matin. S'amorce alors une lente, très lente décrue. Avant que tu ne retrouves ton calme et que tu t'écoules à nouveau paisiblement entre deux rives bien dessinées mais chargées de déchets.

Le quartier quant à lui n'est plus que scène de guerre, portant les stigmates de la catastrophe. Rues défigurées par des cratères de deux mètres de profondeur, ponts condamnés. Maisons aux murs éventrés ou emportés, livrant l'intime au monde par médias interposés. Façades aux vitrages pulvérisés, aux trous béants laissés par les portes de garage couchées au sol, sinon déjà sécurisés de ces panneaux anti-intrusion typiques en bois compressé. Trottoirs et tarmac embourbés. Électroménagers et débris d'ameublement amoncelés, entrelacés de végétaux. Voitures compactées en cube dont il est impossible de deviner le modèle ou encore la marque, voire la couleur. Convois d'aide humanitaire, services de secours internationaux, véhicules militaires, engins de chantiers, camionnettes d'entrepreneurs en tous genres (menuisiers, serruriers, électriciens, chauffagistes, ...) sillonnent désormais le quartier au quotidien.

Rien que des dégâts matériels, mais tu n'impactes pas que des briques et des brocs pour autant. Amarrées sur le roc, mes fondations ont résisté au choc extrême, assurant la stabilité de mon bâti, certes. Mes plaies béantes m'empêchent toutefois d'être en mesure d'héberger mes occupants. L'endroit où ma propriétaire se sent le mieux au monde a un temps menacé de les piéger, elle et ses enfants ! Tout comme toi, elle aussi est sortie de son lit. Tout comme moi, elle aussi a passé une nuit blanche. Moi, je n'étais désormais plus son toit, son port d'attache, son gilet de sauvetage, le phare gardien de ses tourments. Il lui a fallu naviguer à vue, sur le pont rendre son tablier, temporairement mettre les voiles pour prendre le large et pratiquer du hors-bord de Vesdre. Mais aussi mettre toute une armada en route pour entamer le travail au long cours de ma restauration, de notre résurgence commune. Déshumidificateurs en tous genres se sont appropriés les lieux des mois durant. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Un an après les inondations, ma rénovation est pour ainsi dire finalisée. J'ai refait surface. Juste encore quelques cicatrices. Rien de critique.

Mais entre-temps, aux pluies diluviennes ont succédé des vagues de chaleur de plus en plus précoces, fréquentes, intenses ...et tardives aussi. De rivière tu ne portes plus que le nom. Tarie, tu n'es plus que terre aride. Triste sans toi, je suis devenue une vieille bâtisse à rides. Ces épisodes de sécheresse ont mis de l'eau dans le gaz de notre relation et mené nos amours en cale sèche. Car ce n'est pas que ton lit que tu as quitté. C'est aussi du lit de nos amours tumultueuses que tu es sortie. De l'irrigation des artères de la ville au drainage des artères de mon cœur, de pierre certes, un profond delta s'est creusé entre nous, qui m'empêche de réagir dans la précipitation. Mais je comprends qu'entre nous, la situation n'est vraiment plus potable.

Signe annonciateur du fruit des amours, ta perte des eaux sonne ici le glas de notre histoire. Nos embouchures, c'est désormais du passé. L'érosion de nos amours vers le bassin d'orage, aussi inattendue qu'inévitable ... Un pluriel de raisons a eu raison de notre amour singulier.

Maison bâtie sur le roc, j'ai comme l'impression d'avoir été menée en bateau, victime d'un plan échafaudé alors même que j'étais encore sous échafaudage. Un bateau dont le mat brisé par les vents de nos tempêtes amoureuses jette à présent une voile sur nos amours, juste posées sur le sable. Elles ont coulé jusque dans les abysses de la mer morte. Toi, rivière de ma vie, tu as toujours été ma clé de voûte. Cette fois, c'est

sentimentalement que tu m'as abîmée. Tu as repris les clés de notre bonheur. Je vais à nouveau me reconstruire. Je le sais. Mais sans toi. Lorsque tu réapparaîtras, tu constateras que j'ai fait changer ma serrure pour mieux m'isoler de toi. Nous naviguerons désormais le reste de la vie en traversée en solitaire. Un voyage au long cours lui aussi.

Aurions-nous dû strictement en rester à une pure relation de bon voisinage ?

Je ne me tourmente pas davantage avec cette question stérile. Je décide de me consacrer au bien-être de mes occupants. Je les protégerai comme des bras de mère. Mais, alors qu'elle se voyait rester à demeure dans ma demeure, qui lui correspond à du mille pour cents, voilà que ma propriétaire occupante me confie qu'elle se surprend à envisager de quitter les lieux... Le sort s'acharne. Les chutes du Niagara me tombent sur le toit. La douche froide.

On ne sait pas toujours ce qui se passe derrière les murs, une fois la porte fermée. Les murs ont des oreilles, ne dit-on pas ? Alors que l'on s'entend à merveille, je n'avais pourtant entendu aucune révélation à ce sujet au travers des murs de mon propre ouvrage. Non pas qu'ils soient murs anti-bruit. Non, juste que son questionnement n'était que réflexion intérieure. A la fois, je culpabilisais et craignais sa trahison après mes quinze ans de bons et loyaux services envers les vies humaines que j'abritais sous mon toit. Mais depuis sa confession, mes murs sont devenus murs du son. Entre mes briques, je perçois son flot littéraire récurrent, fleuri d'allocutions du genre « Tu es devenue folle de rage ma parole ! Tu as perdu la raison. Ta fougue a manqué piéger mes enfants ! Qu'est-ce qui me garantit que tu ne recommenceras pas ? J'ai perdu toute confiance en toi ! ... » Voilà qui est bien peu flatteur à ton égard. Mais c'est qu'elle n'a pas que du verbe, la p'tite dame ! Elle reste très rancunière aussi, plus de dix-huit mois après la catastrophe naturelle... Même si je ne serai probablement bientôt plus son flotteur, me voilà quelque peu soulagée de réaliser que ce n'est pas à moi qu'elle en veut mais à toi, la rivière, cause de tous mes malheurs en somme.

Mais la nature ne ment jamais, ne dit-on pas ? Et si tu avais juste répondu aux conséquences des activités humaines ? Notamment cette urbanisation liée au développement économique et industriel de la vallée, ayant modifié le tracé naturel de ton cours d'eau. Ou ce réchauffement

climatique résultant des activités agricoles, industrielles, de transport, ou encore d'utilisation des bâtiments. Moi, je suis d'avis que ce raisonnement vaut pour les quatre éléments (terre, eau, air, feu) constituant l'univers, déclenchant eux tous des catastrophes naturelles (tremblement de terre, inondations, cyclones et ouragans, incendies de forêts) de plus en plus fréquentes et intenses. Le mode de vie destructeur des humains ne serait-il pas même l'unique cause de tous ces désastres ? Qui se retournent finalement contre l'humanité elle-même ! Mais aussi contre nous, rivière et bâti... Mais où va le Monde ?

Quoi qu'il en soit, par deux fois larguée ! Lasse ! Ah, marre, marre, marre ! De la vie, de tout ! Entre mon bonheur sentimental qui me largue et ce bonheur familial qui se barre d'entre mes murs ensuite, de l'immatériel il ne me reste rien. C'est décidé, dès que cette chouette petite famille aura quitté le navire, je fermerai définitivement ma porte à double tour et baisserai mes volets à jamais avant de me faire hara-kiri du plus profond de mes entrailles.